

Présentation

CARAVELLE *ou 50 ans* *de latino-américanisme en France*

Michel BERTRAND & Claire PAILLER

Université de Toulouse-Le Miral

En 1963, trois universitaires toulousains décidaient d'associer leurs efforts pour fonder une revue qu'ils choisirent de baptiser *Caravelle* « pour le symbole qu'il exprime et pour sa brièveté » et encore pour ce qu'il induit d'« invitation à l'action, à la découverte, à la recherche »¹. Indéniablement, le choix de nos « pères fondateurs » ne fut pas malheureux. Cinquante ans plus tard, la revue est toujours vivante, bien vivante. Et ce n'est pas un mince exploit, tant la durée de vie des revues académiques ne dépasse pas quelques lustres... *Caravelle* s'est certes transformée au fil des ans pour s'adapter aux nouvelles exigences de la recherche et surtout à celles de la diffusion-valorisation de ses résultats. Mais on est probablement en droit d'écrire que les objectifs fixés en 1963 n'ont pas fondamentalement changé : hier comme aujourd'hui il s'agit toujours d'accroître les échanges intellectuels entre les mondes universitaires français, ibériques et latino-américains en donnant à connaître les recherches menées par les uns et les autres sur l'espace latino-américain, notre terrain partagé.

Caravelle est indéniablement née d'un terreau local qui en a dessiné les contours et les grandes orientations en termes d'inscription disciplinaire structurant le paysage universitaire français et de regroupement des forces vives disponibles sur place. La revue naît de la collaboration entre

¹ *Caravelle* n° 1, p. 6.

deux « civilisationnistes » – spécialité très franco-française qui désigne sous cet adjectif ceux parmi nous qui s'adonnent à l'étude des « civilisations » dans leurs modalités d'expression les plus diverses à partir de compétences linguistiques et littéraires –, l'un lusiste, l'autre hispaniste, et d'un historien spécialiste du Brésil. De cette association disciplinaire faite de complémentarités mais aussi, reconnaissons-le, de rivalités dans le cadre universitaire français, *Caravelle* tire son positionnement interdisciplinaire, dont on se doit de souligner l'originalité à l'époque car antérieur à une injonction qui s'impose dans les sciences humaines et sociales dans les années 1970.

Caravelle s'insère aussi, lors de sa naissance, dans le paysage universitaire français s'intéressant au monde ibérique. Les précautions – on n'ose écrire de « Sioux » pour une revue latino-américaniste... – exprimées par les fondateurs de la revue dans leur premier éditorial afin de ne pas froisser les positions acquises par des revues ayant antériorité sur le monde hispanique, en disent long sur le climat et le contexte dans lequel s'inscrit la nouvelle venue. Pour comprendre et situer toute la circonspection exprimée par les fondateurs de *Caravelle* – il est d'ailleurs frappant de constater qu'ils commencent à définir l'orientation de leur revue en précisant les terrains qu'elle n'occupera pas avant d'en venir à une définition plus positive !² – il n'est pas inutile de rappeler le contexte dans lequel s'inscrit la construction de l'hispanisme et de l'américanisme dans le cadre universitaire français.³

L'émergence d'un hispanisme en France s'est construite dans la rivalité entre trois Universités : Paris, Bordeaux et Toulouse. Si, à Toulouse, l'hispanisme français a trouvé un terreau favorable à son épanouissement, le mérite en revient d'abord à une dynastie de pionniers qui, en trois générations, a su installer dans la Faculté des Lettres de la Ville rose une spécialité universitaire alors balbutiante à l'échelle nationale. Dans cette lignée familiale, Ernest Mérimée en est l'initiateur : en 1886, il est le premier en France à obtenir une chaire d'études hispaniques. C'est le point de départ pour une institutionnalisation de l'hispanisme dans le cadre universitaire. En 1894-1895 est créé un « certificat d'aptitude en espagnol » dans le cadre optionnel d'une licence de lettres que, dans un premier temps, seule l'Université de Toulouse est habilitée à délivrer avant de s'étendre, entre 1898 et 1901, aux Universités de Bordeaux, Paris puis enfin Montpellier. De cette première étape naît une solidarité méridionale face à l'Université de Paris. En

² *Ibid.*

³ Il est d'ailleurs intéressant de souligner que le premier éditorial de la revue retrace à gros traits la construction de cet hispanisme universitaire français, confirmant ainsi que les fondateurs de revue cherchent à s'inscrire dans un espace scientifique et universitaire au sein duquel les rivalités sont vives.

1899, Mérimée se trouve parmi les membres fondateurs et dans la direction collégiale du *Bulletin hispanique*, publié dans le cadre des *Annales de la faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi*. Ce bulletin affiche dès sa création sa volonté de faire concurrence à la parisienne *Revue hispanique*. C'est dire que, progressivement, se mettent en place en France deux pôles de l'hispanisme, l'un parisien et l'autre méridional – regroupant Toulouse, Montpellier et Bordeaux – qui, après s'être combattus, s'ignoreront.

Si, dans cette étape pionnière, Montpellier reste indiscutablement en retrait, la création d'un nouveau poste en 1906 dans cette troisième Université méridionale va servir les intérêts de la dynastie Mérimée puisque le fils d'Ernest, Henri, y est peu après nommé. Dès 1914, chargé de cours sur la chaire de son père à Toulouse, la carrière de ce dernier se déroule entre Toulouse et Madrid dans le cadre de l'Institut français d'Espagne, qu'il dirige, avant de disparaître tragiquement en 1926. C'est alors son fils Paul qui reprend le flambeau, tant familial que toulousain, de l'hispanisme. De 1928 à 1944, il enseigne successivement à Limoges, Bordeaux et Toulouse, période brièvement entrecoupée par son séjour à Madrid à la Casa de Velázquez qu'il doit quitter en catastrophe en 1936, dans des conditions très difficiles, avec sa famille. Recruté en 1944 à la Faculté de Bordeaux, sa carrière toulousaine commence en 1948 pour s'achever à sa retraite prise en 1975. Surtout, après la soutenance de sa thèse en Sorbonne en 1955, il est promu titulaire de la chaire qu'ont occupée avant lui son père et son grand-père. Durant ces longues années, il va contribuer à renforcer l'hispanisme dans le cadre de l'Université de Toulouse. Et c'est dans cet esprit qu'il contribue à la fondation de la revue. On comprend donc les précautions nécessaires lorsque la décision de cette création est prise : il ne faut pas laisser apparaître cette initiative « latino-américaniste » comme pouvant contribuer, de quelque manière que ce soit, à l'éclatement d'un hispanisme toulousain qui couvrait alors l'ensemble du monde hispanique et dont il était en quelque sorte l'héritier.

Des conditions locales de sa naissance, *Caravelle* garde profondément les traces. Comme le souligne P. Vayssière dans sa contribution, les gènes de la revue n'ont pas cessé de conditionner son positionnement scientifique même si, au gré des changements de direction et/ou dans la composition du comité de rédaction, une orientation plus littéraire a pu s'imposer durant quelque temps avant de céder le pas à des contenus plus orientés vers les sciences sociales. Mais il est aussi important de considérer un dernier échelon qui conditionne et oriente le positionnement de la revue une fois installée dans le paysage académique français, à savoir le niveau national. Comme l'explique C. Bataillon dans son interview, un éventuel basculement de la revue vers une plus grande

prise en compte des « sciences sociales » au détriment de la littérature et même de la « civilisation » s'est rapidement trouvé bloqué par la création de la seconde grande revue latino-américaniste française, à savoir les *Cahiers des Amériques Latines* fondés en 1968, qui a choisi précisément d'occuper ce terrain. Ce contexte national a ainsi conforté le positionnement initial de la revue, comme l'analyse P. Vayssière, du côté des « Lettres » et au détriment des « sciences humaines et sociales ».

Ce rappel des conditions de la naissance et de l'affirmation de la revue dans son paysage académique offre, nous semble-t-il, un bon éclairage sur les 50 ans d'histoire de l'américanisme français. Né comme une excroissance de l'hispanisme péninsulaire et d'abord « siècle-doriste » avec lequel il choisit, *in fine*, de faire sécession, il assoit sa légitimité scientifique et son utilité sociale sur la transdisciplinarité au service d'une aire culturelle. Dans le même temps, les exigences scientifiques très variées des diverses disciplines qui se côtoient sur le terrain latino-américain menacent en permanence cette transdisciplinarité de n'être que la recherche utopique d'un véritable espace partagé permettant l'établissement d'un réel dialogue interdisciplinaire. Les 50 ans de la revue sont, à notre sens, une excellente illustration de cette volonté toujours revendiquée et de sa non moins difficile mise en œuvre.

Fidèles héritiers d'un ancrage construit par l'histoire de la revue et par celle de l'environnement naturel dans lequel elle a surgi et s'est, ensuite, développée, nous avons conçu ce numéro 100 comme l'occasion d'établir un panorama de ce qu'a été le dernier demi-siècle de l'américanisme. Panorama et non bilan, tant un tel objectif dépassait le propos d'un dossier de revue. Ce sont donc bien des « regards » multiples qui composent ce dossier : si tous regardent dans la même direction, celle de l'Amérique latine, chacun observe cette dernière à partir de ses propres priorités, préoccupations ou encore centres d'intérêts.

Ainsi, pour donner toute sa place au latino-américanisme, tant toulousain que national, Mona Huerta, dans un premier article, expose l'évolution, tout au long de la période qui va du XIX^e siècle jusqu'au début de notre XXI^e siècle, des rapports culturels et scientifiques de la France et de l'Amérique Latine dans le courant général de croissance des échanges et des circulations. Elle y retrace l'ancienneté, la richesse et la diversité de ces relations qui ont notamment mobilisé, en Europe, et tout spécialement en France, quelques-uns de ses plus brillants intellectuels. C'est ainsi, surtout à partir de la seconde moitié du siècle dernier, que l'Amérique latine s'impose dans le paysage culturel et universitaire français comme un partenaire de première importance.

Plus particulièrement, le rôle joué par le « terrain latino-américain » se révèle fondamental dans le développement de cette science de l'Autre

qu'est l'anthropologie. A ses débuts fortement marquée par le contexte dans lequel elle émerge – à savoir le développement des empires coloniaux – elle va d'abord focaliser son attention sur les caractères physiques des êtres humains, accompagnant le développement d'une pensée raciste ou racialisée. Dans ce domaine, Elisabeth Cunin dégage les moments-clés du développement de cette discipline essentielle à la construction du savoir américaniste en les replaçant dans leurs contextes socio-historiques spécifiques. Après avoir rappelé son large développement, avec l'exemple privilégié et fondateur du Mexique, dès 1864, et prenant acte, à l'heure actuelle, de la place prépondérante de l'américanisme états-unien, elle souligne la multiplicité et la diversité des études anthropologiques. *In fine*, la question fondamentale que pose E. Cunin est bien celle de la place de cette discipline anthropologique dans nos rapports à l'Autre. Est-elle par définition porteuse d'un projet hégémonique ? Renvoie-t-elle nécessairement à un rapport de domination politique ? Le constat dressé, pour le cas latino-américain en tout cas, semblerait bien aller dans le sens d'une réponse affirmative...

De cette multiplicité des réalités latino-américaines autant que de la difficulté à les aborder naît la difficulté même de l'enseignement d'une spécificité hispano-américaine pour qui cherche à échapper aux stéréotypes trop souvent en vigueur sur l'Amérique latine. C'est à travers l'interrogation sur : « Qu'est-ce qu'enseigner l'Amérique latine ? » que Sylvie Mégevand pose la question de « l'américanité », aussi bien pour l'expression artistique que pour la création littéraire, alors même que « le *continuum* historique, depuis Christophe Colomb, se fonde sur d'incessants échanges intercontinentaux ainsi que sur l'imposition souvent arbitraire de modèles et de canons venus de l'Occident ».

L'analyse de Dante Liano porte sur les causes historiques et politiques de l'irruption récente de la littérature latino-américaine dans notre champ culturel et sa reconnaissance par le public lettré en fonction et en termes du « canon occidental ». Car cette littérature apparaît marquée par deux caractères spécifiques en partie imposés encore par la lourde prégnance du rapport à l'occident : aux difficultés d'exercer en « professionnel » le métier d'écrivain s'ajoute le schématisme réducteur et confus imposé par l'étiquette du « réalisme magique » qui, d'abord imposée et subie, s'est vue assumée et reconnue comme une nécessité vitale. Par là même, l'omniprésence du roman, soutenue par les engouements de la critique occidentale, a maintenu dans l'oubli la richesse de l'expression poétique – illustrée par les prix Nobel de Gabriela Mistral, Pablo Neruda et Octavio Paz, entre autres – et négligé des formes théâtrales en plein développement.

Face à cette analyse d'un écrivain hispano-américain, en même temps qu'elle rappelle les difficultés du métier d'éditeur, Anne-Marie Métaillé

évoque par quelles voies de traverse historico-politiques elle est entrée dans la littérature latino-américaine : Cuba, d'abord, puis le Brésil... Elle parle enfin de ses rencontres et de ses coups de cœur, qui deviennent ceux des lecteurs. Dans le même temps, ses propos convergent avec ceux de l'écrivain. Elle donne en effet à comprendre comment il nous est nécessaire de dépasser les schémas, alimentés par les succès de librairie, construits autour du triomphe mondial du « réalisme magique ». Si ce dernier a donné à la littérature latino-américaine certains de ses auteurs parmi les plus connus, celle-ci n'en reste pas moins une littérature vivante inscrite aujourd'hui dans les réalités qui ne sont plus celles des décennies passées. C'est en ce sens que le roman noir latino-américain est particulièrement représentatif de la création littéraire contemporaine, tant elle est inscrite dans les réalités que connaissent les grandes métropoles latino-américaines.

Claude Bataillon et Romain Gaignard, compagnons des fondateurs mais surtout artisans, avec d'autres, du développement du latino-américanisme toulousain qu'ils ont contribué à institutionnaliser, apportent leur témoignage dans les entretiens qu'ils ont accordés à la revue. Leurs propos donnent à comprendre ce que fut cette aventure à laquelle *Caravelle* a toujours été associée. Ils apportent une évaluation de ses difficultés, de ses réussites, de sa place encore menacée dans la construction d'un latino-américanisme français.

Une réflexion spécifique sur la situation, la part et le rôle de Toulouse dans ce long processus de construction d'un latino-américanisme hexagonal, pas toujours exempt de ces « affrontements » qu'alimentent les « guerres picrocholines » dont le monde universitaire est si friand, clôt le dossier. S. Croguennec propose une évaluation de la production scientifique latino-américaniste toulousaine, en mettant notamment en évidence son tropisme « mexicaniste » auquel le rayonnement de Georges Baudot, ancien directeur de *Caravelle*, n'est certainement pas étranger. Quant à P. Vayssière, il analyse, avec l'œil critique de l'historien, les évolutions mais aussi les continuités dans les choix et les orientations scientifiques de la revue. Un dernier entretien, enfin, termine ces instantanés, sans doute incomplets. Il rend compte d'un regard « inversé » sur l'expérience toulousaine ressentie par un Hispano-américain, avec ses surprises et les échanges vécus dans une certaine « découverte de l'américanisme ».

Puissent nos lecteurs conclure que, durant ce demi-siècle d'existence, *Caravelle* n'a pas été un « serviteur inutile » et lui souhaiter qu'elle continue à voguer au moins un autre demi-siècle !